

essai

Généalogie de la violence

Le terrorisme : piège pour la pensée

Gilles Bibeau

MÉMOIRE
D'ENCRER



GÉNÉALOGIE DE LA VIOLENCE
LE TERRORISME : PIÈGE POUR LA PENSÉE

Gilles Bibeau

COLLECTION ESSAI

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

DU MÊME AUTEUR

Le Québec transgénique, Montréal, Boréal, 2004.

La Gang: une chimère à apprivoiser (avec Marc Perreault), Montréal, Boréal, 2003.

Dérives montréalaises (avec Marc Perreault), Montréal, Boréal, 1995.

Beyond textuality (avec Ellen Corin), Berlin et New York, Mouton De Gruyter, 1995.

La Santé mentale et ses visages: un Québec pluriethnique au quotidien, Montréal, Gaëtan Morin/Le comité de la santé mentale du Québec, 1992.

Anthropologies of Medicine: A Colloquium on West European and North American Perspectives (avec Beatrix Pfeleiderer, dir.), Leipzig, Vieweg+Teubner Verlag, 1991.

Les Bérêts blancs: essai d'interprétation d'un mouvement québécois marginal, Montréal, Parti Pris, 2008 [1976].

Comprendre pour soigner autrement: repères pour régionaliser les services de santé mentale (avec Ellen Corin et al.), Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1990.

À la fois d'ici et d'ailleurs: les communautés culturelles dans leurs rapports aux services sociaux et aux services de santé (avec Jean-Michel Vidal), Québec, Les Publications du Québec, 1988.

La médecine traditionnelle au Zaïre: fonctionnement et contribution potentielle aux services de santé (avec Ellen Corin), Ottawa, Éditions du CRDI, 1979.

INTRODUCTION

Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle avec le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui.

Blaise Pascal

Généalogie de la violence oscille autour d'un double centre de gravité. Je propose d'abord une réflexion sur la place de la violence et des guerres dans les sociétés humaines, notamment dans l'ère globalisée qui est la nôtre ; cette réflexion emprunte à l'anthropologie, à l'histoire, à la philosophie, à la théologie et aux sciences politiques pour penser les conditions concrètes de production de la violence. Je m'attache ensuite à discuter du pouvoir des États sur la vie et la mort, et sur différentes formes et natures du terrorisme, aussi bien la terreur étatique que le terrorisme de certaines organisations islamistes. Ainsi, le livre met en relief les enjeux idéologiques, politiques, éthiques et philosophiques que posent les procédures de construction de l'ennemi, hier du « Soviétique » et de sa pensée communiste, et aujourd'hui du « djihadiste islamiste » et de la religion musulmane dans laquelle son idéologie est censée prendre ses racines.

Je pars de l'idée que la connaissance des fractures historiques entre les peuples et celle de leurs séquelles contemporaines sont essentielles si on veut pouvoir mesurer la profondeur et la genèse des conflits en cours mettant aux prises les pays d'Occident – pays

hier colonisateurs et aujourd'hui États de droit – et les mondes non occidentaux, notamment les pays où domine la religion musulmane. Une place centrale est donnée à l'analyse d'une forme contemporaine de violence, celle qui concerne l'affrontement entre « terrorisme » et « anti-terrorisme ».

L'urgence: inventer une pensée des Lumières qui assume sa référence occidentale tout en l'ouvrant à un véritable dialogue avec les traditions intellectuelles et philosophiques que les sociétés non occidentales ont construites au cours de leur histoire millénaire. Cette nouvelle pensée des Lumières, qui emprunte à l'ensemble des civilisations, me semble devoir s'imposer dans un monde globalisé où s'échangent de plus en plus d'idées et de représentations qui expriment l'extraordinaire diversité de l'humanité.

En réalité, ces deux ensembles de réflexions s'enroulent l'un dans l'autre. Ils visent à dessiner un cadre alternatif pour élucider, dans un nouveau langage, la forme singulière des guerres asymétriques d'aujourd'hui et les relations complexes entre les civilisations, les religions et les pays en les situant sur l'horizon d'une humanité plurielle.

Le scénario politico-militaire qui est communément mis de l'avant, de nos jours, doit être analysé dans ses dimensions manifestes et cachées. En opposant « terrorisme » et « anti-terrorisme », on finit par basculer dans l'*hubris* de deux folies guerrières sans prendre le temps de s'interroger sur les raisons, plus souvent politiques que religieuses, qui ont fait naître une grande diversité d'organisations combattantes et qui sont à la source de l'enrôlement de nombreux jeunes dans la lutte menée pour faire apparaître un autre monde. C'est dans ce contexte que s'est montée, tout en trompant l'œil, une pièce tragique construite autour d'une trame générale, celle d'un Occident s'imposant comme le symbole de la raison et de la civilisation face à une altérité projetée, d'emblée, du côté de l'excès du religieux et de dérives meurtrières potentielles, un religieux que l'on tend à représenter, dans le cas de l'islam, comme le creuset nourricier du terrorisme contemporain. Ce livre vise à éclairer autrement les enjeux.

Il faut cesser d'imaginer deux colonnes d'armées issues de deux civilisations différentes qui s'opposent, comme au temps des

croisades, l'une à l'autre, chacune avec ses armes et chacune défendant son Livre, son credo et sa vision de ce que doivent être l'État, la vie et le monde.

Le fait que l'humanité se voit bloquée dans l'expression de sa pluralité conduit à se représenter le monde à la manière d'un champ de bataille où s'opposent la version libérale de la société proposée par l'Occident, la version théocratique des califats, la version fascisante des bandes armées, la version autoritaire de la Chine ou de la Russie, la version militariste des États-Unis se posant comme le gendarme du monde et de la démocratie, chacune essayant de se tailler des lambeaux de domination.

Les tragiques actes de guerre dont nous sommes les témoins exigent, pour en finir avec le prêt-à-penser aujourd'hui dominant, de solides outils conceptuels pour mieux saisir la genèse complexe des affrontements qui opposent une nébuleuse d'organisations politico-religieuses dans la lutte contre un Occident considéré comme dominateur, injuste et profondément centré sur la défense de ses seuls intérêts.

Plus que jamais, nous avons besoin d'idées et de mots qui peuvent dire la complexité de la réalité, agir sur les consciences et orienter l'action. Encore faut-il choisir les mots justes, les investir d'un sens adéquat et leur conférer une véritable portée critique. Contre le confusionnisme du vocabulaire qui est souvent cultivé par des politiciens en mal de popularité et par une presse à la recherche de sensationnalisme, un vocabulaire précis s'impose, afin de briser les amalgames entre islam et islamisme, entre résistance, militantisme et djihadisme, entre assassinats plus ou moins crapuleux et actes terroristes. Il ne suffit pas de répéter que ces dérives n'ont rien à voir avec l'islam, dans des déclarations qui naissent d'une intention louable, mais qui ratent néanmoins leur but en apportant peu de clarification sémantique. Plutôt que de recourir à la langue de bois ou de bannir de notre vocabulaire les mots potentiellement problématiques comme ceux de «terrorisme», de «djihad», ou d'ignorer l'intrication du politique, du religieux et du militaire aussi bien du côté de l'Occident chrétien que chez les musulmans, nous devons réinventer le vocabulaire de manière à ce

que nous puissions éviter de transformer toutes les formes de résistance en une sorte de terrorisme.

Les mots que nous employons sont toujours habités par des significations qui les dépassent. Pour cette raison même, il faut être attentif aux trop-pleins et aux fausses évidences qui parcourent le champ du vocabulaire, et questionner sans cesse la construction de notre glossaire en interrogeant les limites des concepts et les failles de leur charge sémantique. Il est urgent que nous prenions conscience du fait que les mots ne sont pas seulement des outils que nous utilisons pour dire et pour interpréter la réalité, mais qu'ils sont aussi de véritables instruments politiques qui servent, en dernière instance, à organiser la pensée et à agir sur le monde pour y opérer éventuellement des changements.

Ce livre se présente comme un plaidoyer pour que la confusion de la langue cesse de ravager les esprits. En plus de l'appel lancé à la clarification des concepts, j'invite les lecteurs et les lectrices à se laisser porter par une vision plurielle du monde et par l'espoir en notre capacité à inventer une humanité qui soit moins animée par la violence.

C'est précisément cette pluralité des visions de l'humain et de la société qui me semble devoir s'imposer. Pour éviter que la pensée elle-même soit piégée et les relations entre les civilisations hypothéquées, il faut pouvoir imaginer un horizon large, ouvert et véritablement universel, et se donner ainsi la chance de sauver l'humanité d'elle-même.

1

VISAGES DE LA VIOLENCE DANS LES SOCIÉTÉS HUMAINES

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensés, lors qu'ayant la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir par submission à commisération et à pitié. Toutefois la braverie, et la constance, moyens tout contraires, ont quelquefois servi à ce mesme effect.

Montaigne

Cette créature familière qu'est l'être humain semble être porteuse, sous tous les cieus, d'une même violence, originelle et silencieuse, tapie au cœur même de ce qui nous fait humains. Assoupie en temps ordinaire, cette violence se réveille, pour resurgir avec furie chaque fois que les circonstances s'y prêtent : dans les périodes d'affrontement entre des idéologies adverses comme à l'époque de la guerre froide qui a opposé le bloc des pays libéraux de l'Ouest au bloc socialiste de l'Est ; dans les situations chaotiques qui accompagnent l'affaissement des États comme c'est aujourd'hui le cas dans bon nombre de pays du Proche-Orient ; et plus largement encore quand des citoyens répondent – les « printemps arabes » en sont un exemple puissant – par la révolte et l'insurrection au dysfonctionnement de sociétés dites anti-démocratiques, autoritaires, injustes et corrompues (Peterson 2011).

VIVRE À L'ÈRE DES GUERRES ASYMÉTRIQUES

La violence qui a accompagné toute l'histoire de l'humanité est présente de nos jours comme elle l'était, sous d'autres formes, dans ces temps d'autrefois que l'on disait barbares et sauvages (Holeindre et Testot 2014). Partout, elle tue, assassine, détruit et blesse avec des armes diverses, tantôt avec des bâtons et des machettes, ainsi que l'a démontré le génocide rwandais qui s'est accompli sans fusils (Mujawayo et Belhaddad 2004), ou avec la lame tranchante de couteaux et de sabres, dont l'organisation de l'État islamique fait usage dans la décapitation de ses otages et de ses prisonniers, tantôt avec des armes chimiques qui furent utilisées, bien avant l'arsenal de l'armée syrienne de Bachar al-Assad, durant la Première Guerre mondiale sous la forme du gaz moutarde, ou avec des missiles à guidance laser, des drones furtifs et des détecteurs électroniques de mouvement, tel qu'observés dans la guerre hautement technologique des Américains. Des centaines de milliers de personnes sont mortes, en même temps, sous les bombes nucléaires lancées sur Hiroshima et Nagasaki : ce fut alors la mise en œuvre de la doctrine dite de la « force écrasante et décisive ».

Dans les guerres asymétriques auxquelles l'Occident prend part à notre époque, la proportion des morts est à peu près toujours la même : environ dix pour un, et parfois même cent pour un. Ainsi, dans l'opération *Tempête du Désert* – nom de code de la guerre éclair des États-Unis contre l'Irak en 1991 –, des dizaines de milliers de soldats irakiens furent tués sous les attaques des bombardiers B-52 surgissant, avec leurs ailes d'albatros déployées, au-dessus de troupes vulnérables avançant à découvert dans des zones désertiques. Les corps déchiquetés de ces soldats furent jetés dans d'immenses fosses creusées dans le désert sans que l'on ne connaisse jamais le nombre exact des victimes. On peut cependant aisément imaginer l'ampleur du carnage qui s'est produit tant la puissance de feu des forces en présence était disproportionnée. Dans *L'art français de la guerre*, le romancier Alexis Jenni conclut de la manière suivante sa présentation de ce qui a pu alors se passer : « On mitrailla des masses d'Irakiens qui sortaient de leurs abris ; peut-être chargeaient-ils, peut-être se rendaient-ils, on ne le savait pas car ils mouraient, il

n'en resta pas. [...] Cela dura quelques jours, cette guerre étrange qui ressemblait à un chantier de démolition » (Jenni 2011 : 21-22).

Sous différents avatars, la guerre traverse tous les âges et habite toute la planète; elle s'impose aux sociétés humaines et aucune ne semble lui avoir échappé. Des massacres de populations se sont succédé tout au long de l'histoire humaine, depuis les tueries dans le Proche-Orient ancien jusqu'au massacre des Amérindiens, au génocide des Arméniens et de tant d'autres peuples (El Kenz 2005). Les champs de bataille d'aujourd'hui présentent néanmoins un visage paradoxal : d'un côté, de puissantes armées envahissent, avec des soldats équipés de fusils à viseur stéréoscopique, de lunettes de vision nocturne et de gilets pare-balles, des pays étrangers pour en déloger, avec ou sans mandat, des institutions internationales, un dictateur – ce fut le cas dans les guerres contre Saddam Hussein, Slobodan Milosevic, Mouammar Kadhafi et bien d'autres – ou pour mener des opérations de police internationale; de l'autre, les combattants des pays envahis par des armées étrangères résistent, souvent avec des équipements d'un autre âge, aux soldats venus d'ailleurs, ou encore se lancent dans des actions de guérilla – la « petite guerre » des partisans – qui leur permet d'opposer attentats, embuscades et raids à des troupes mieux armées.

Dans le même temps, il arrive que des kamikazes¹ transforment leur corps en de véritables armes de combat dans des attentats-suicides ou encore que des combattants nourris de l'idéologie, hélas toujours bien vivante, de la « race pure » ou de la « religion parfaite » se lancent, avec fusils ou machettes, dans des nettoyyages de toutes sortes. Face aux guerres asymétriques qui dominent de nos jours, des combattants de l'ombre portés par un projet politique ou

1 Ce mot renvoie aux pilotes-suicides de l'Empire du Japon qui jetèrent, à la fin de la campagne du Pacifique, leurs avions chargés d'explosifs sur les navires des pays alliés. Dans leur très grande majorité, les pilotes japonais acceptant de sacrifier leur vie pour défendre leur pays – dans la tradition des samouraïs – étaient de jeunes étudiants et enseignants issus des grandes universités. À la presse américaine utilisant le terme de « kamikaze » pour se référer aux terroristes pilotant les avions lors des attaques du 11 septembre 2001, les autorités japonaises répliquèrent que les pilotes-suicides japonais se distinguaient par le fait qu'ils avaient agi, en 1944 et 1945, non pas en raison d'un fanatisme d'inspiration religieuse, mais plutôt à partir d'un idéal patriotique.

des terroristes fanatisés par leur foi religieuse s'engagent, parfois avec des lance-roquettes et des armes anti-aériennes portables, dans les insurrections les plus diverses (Cattaruzza 2014). Dans la nébuleuse des conflits en cours, guerres interétatiques et guerres privées se mélangent, conflits locaux et conflits internationaux se démarquent de moins en moins clairement, armées nationales et organisations idéologiques et religieuses s'affrontent à travers des combattants diversement équipés, les uns avec des armes légères et les autres avec une technologie sophistiquée leur conférant une capacité démultipliée de destruction. Le nombre de réfugiés fuyant les zones de guerre est plus élevé qu'il ne l'a jamais été dans le passé, même au temps où des millions de personnes déplacées erraient, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, sur les routes d'Europe; les Syriens et les Irakiens qui ont fui vers les camps de tentes du Liban, de la Turquie et d'ailleurs se sont récemment ajoutés à la liste déjà longue des victimes de conflits sur tous les continents.

C'est le caractère même de la guerre et de la paix qui s'est recomposé en ce début du XXI^e siècle. Des guerres continuent à opposer, il est vrai, des États souverains les uns aux autres, mais de plus en plus souvent les affrontements sont le fait de seigneurs de guerre, de chefs de mouvements paraétatiques et de groupements idéologiques qui se portent à la défense des causes les plus diverses, les premiers comme les seconds s'appuyant sur les services de volontaires ralliés à leur cause, ou même de mercenaires quand ils peuvent les payer (Scahill 2007). Les guérillas urbaines posent de plus en plus de problèmes aux armées des grandes puissances empêtrées dans des conflits asymétriques où des drones se trouvent confrontés à des militants kamikazes. À l'affrontement direct des troupes ennemies, les partisans préfèrent, pour compenser leur faiblesse en armement et pour se rendre insaisissables, l'escarmouche, l'embuscade et l'attentat. Un terroriste confronté aux drones ne dispose plus d'aucune cible qu'il puisse attaquer sur le terrain : on ne s'étonnera donc pas que les combattants de l'État islamique invitent les soldats américains à venir se mesurer à eux *on the ground*.

De plus, la réalité du front s'est compliquée du fait que de nombreuses milices font appel, dans certaines circonstances, à des actions terroristes dans leur défense de droits qu'ils jugent lésés :

c'était déjà le cas au temps de la décolonisation quand des combattants de la liberté s'engageaient dans des mouvements de libération nationale. Bien sûr, tous ceux qui ont lutté pour la liberté n'ont pas basculé dans le terrorisme – le Mahatma Gandhi a été le modèle parfait de la non-violence. Le recours à des actes terroristes a néanmoins constitué un modèle dominant aussi bien durant les guerres de conquête à l'origine des grands empires coloniaux – les vieux fusils à piston et les arcs des indigènes n'avaient pas la force de feu des mitrailleuses Maxim des troupes européennes – que durant les luttes menées par les mouvements de décolonisation dans les années 1950 et 1960. On peut évoquer ici la guerre menée de 1954 à 1962 par le Front de libération nationale d'Algérie, qui a fait des centaines de milliers de morts.

La guerre contemporaine se présente, il est vrai, sous de nouveaux visages, mais on continue à se battre, dans la majorité des cas, pour soumettre un adversaire et conquérir le pouvoir, pour imposer une idéologie, une religion et une vision du monde, et pour s'emparer des richesses de l'ennemi – c'est ce qu'on appelait autrefois le butin de guerre. Les grandes batailles du passé nous ont pourtant enseigné qu'il n'y a jamais de véritables gagnants dans l'œuvre de la guerre, mais plutôt des hommes bien ordinaires en instance de mort. C'est une part d'humanité, haïe et mise à mort, que l'on ensevelit dans les charniers de ces cimetières militaires. Les croix s'alignent, véritables rangs de combattants en ordre de bataille rappelant le sacrifice de jeunes, hommes et femmes, qui ont donné leur vie pour la défense de la patrie, pour faire triompher une idéologie ou pour imposer une religion. Dans les faits, la puissance des armes qui anéantit les vaincus ne glorifie pas davantage les vainqueurs, même si les manuels d'histoire des peuples rangent souvent les chefs de guerre dans la galerie des héros nationaux.

Aujourd'hui encore, les nations célèbrent la guerre en élevant des monuments aux soldats morts pour la patrie, en faisant défiler les troupes en grand appareil au jour des fêtes nationales, en se donnant des musées de la guerre où sont exposées les armes les plus incroyables, fabriquées au fil des âges par l'ingéniosité humaine, en plaçant des attachés militaires dans leurs délégations diplomatiques et en construisant d'énormes bâtiments qui témoignent de

la puissance militaire du pays. Ainsi, pour abriter les services de la défense nationale, les agences d'espionnage et de renseignement ainsi que tout ce qui touche à la guerre, les Américains ont bâti le Pentagone, l'édifice à la plus grande superficie du monde avec ses vingt-huit kilomètres de couloirs, ses milliers de bureaux et ses murs massifs de béton renforcé. Au cœur de ce colossal bâtiment formé de cinq anneaux concentriques se trouve une cour centrale nommée *Ground Zero* parce que cible potentielle, pensait-on au temps de la guerre froide, d'un bombardement nucléaire de la part des Soviétiques. Symboliquement, le pays le plus armé de toute la planète a peut-être traduit sa vulnérabilité dans l'architecture même du Pentagone.

DANS LES COULISSES DES GUERRES

Derrière les affrontements en face-à-face de soldats sur des champs de bataille, de combattants engagés dans des guérillas urbaines ou de résistants, voire de kamikazes, menant leurs opérations dans le secret, une immense armée de l'ombre se cache : l'industrie militaire qui vend, à présent, plus d'armes que jamais dans le passé, les agences d'information qui se transforment souvent en outils de propagande, les académies militaires et les camps d'entraînement de miliciens de toutes sortes, les compagnies de mercenariat privées louant des agents à quiconque en veut et les services de cybersurveillance se joignant aux espions d'hier sont toujours bien en selle. À cette économie de la guerre, s'ajoutent les arrestations préventives sans qu'il y ait de réelles accusations, les interrogatoires visant à « faire parler », la torture qui est loin d'avoir disparu en dépit des conventions qui l'interdisent², les prisons secrètes que l'on installe en pays étrangers et les centres de détention à sécurité maximale, tel le camp d'internement de Guantanamo pour les prisonniers capturés durant la « War on Terror », et tant d'autres choses qu'on a

2 Votée en 1984, la Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants est entrée en vigueur en 1987. Malgré la signature de la quasi-totalité des pays membres de l'ONU, le récent rapport sénatorial sur les techniques d'interrogatoires (2014) a révélé le recours par la CIA à de nombreuses techniques de torture après le 11 septembre 2001 pour essayer d'obtenir des informations de la part des prisonniers.

peine à imaginer. Il ne faut surtout pas oublier les tribunaux militaires dont les compétences ont été élargies – ils sont à la justice ce que la musique militaire est à la musique.

Cette puissante industrie de la mort aux ramifications tentaculaires courtise aussi bien les ministères de la Défense de pays souverains que les organisations combattantes en tous genres, qu'elles soient de légitimes milices d'auto-défense ou des mouvements terroristes illégaux. Des marchands d'armes américains, russes, anglais, français³, italiens, belges, canadiens, israéliens virevoltent, tels des vautours attirés par l'odeur de l'argent que les tueries rapportent, notamment depuis la première guerre du Golfe (1990-1991). L'horrible théâtre des guerres et le complexe militaro-industriel nous forcent à imaginer une humanité qui a conclu un pacte maudit – véritable transaction faustienne – avec une divinité carnassière à laquelle les guerriers rendent un culte sans réaliser qu'ils sont les adeptes d'une vieille religion sanguinaire.

De plus en plus de civils comptent désormais au nombre des victimes sacrifiées, leur proportion n'ayant cessé d'augmenter au cours des cent dernières années : durant la Première Guerre mondiale, 90 % des quelque dix millions de morts furent des militaires et 10 % des civils⁴ ; lors de la Deuxième Guerre mondiale, sur les cinquante millions de morts, environ 50 % ont été des militaires et 50 % des civils ; au Vietnam, on estime que 30 % des quelque trois millions de morts furent des soldats et 70 % des civils ; dans les récentes guerres d'Irak et d'Afghanistan, les observateurs et les

3 Sous la présidence socialiste de François Hollande, le secteur économique qui a connu la plus grande croissance est celui de l'industrie des armes. Les entreprises d'armement ont contribué en moyenne à 24 % du total des exportations françaises sur la période allant de 2010 à 2013. Selon les chiffres présentés par le ministre de la Défense Jean-Yves Le Drian, les commandes nouvelles d'armements à l'exportation ont grimpé de 43 % en 2013, pour atteindre 6,87 milliards d'euros. Par ailleurs, la France intervient militairement depuis 2013 au Mali, en Centrafrique et en Irak.

4 Au terme de la Grande Guerre de 1914 à 1918, on dénombra, outre les morts, plus de 20 millions de blessés. Parmi les « poilus » – surnom donné aux soldats français de la Première Guerre mondiale –, Gabriel Chevallier a décrit la sanglante bataille de Verdun. Son récit, *La Peur*, paru en 1930 et aujourd'hui considéré comme un classique, a été interdit en 1939.

organisations de défense des droits de l'homme évoquent le chiffre de 80 % de civils tués.

La stratégie des bombardements massifs depuis le haut des airs à partir de la guerre de 1939-1945 explique, pour une large part, la proportion plus élevée des morts dans la population civile. Au *Blitzkrieg* (guerre éclair) de la Wehrmacht nazie, les avions des pays alliés ont répondu par le bombardement aérien de villes allemandes, telles que Hambourg, qui furent totalement détruites. Cette tuerie s'est achevée par les bombes atomiques lancées en août 1945 par les Américains sur Hiroshima et Nagasaki – au moins 150 000 personnes en sont mortes et des milliers d'autres ont été victimes d'irradiations qui les ont marquées pour la vie.

Les vendeurs d'armes proclament aujourd'hui que les nouvelles technologies – drones, GPS, missiles autoguidés – permettent des tirs de plus en plus précis sur des cibles de mieux en mieux localisées. Les chefs de guerre et les politiciens promoteurs des interventions militaires trouvent une parade pour expliquer les nombreuses « bavures » – une expression souvent reprise, sans la moindre critique, par les journalistes – qui seraient dues au fait, répètent-ils *ad nauseam*, que les combattants visés, les terroristes autant que les non-terroristes, tendent à se cacher au sein des populations civiles. À ce titre, ce sont eux qui seraient les vrais responsables. En dépit de toutes les avancées technologiques, de nombreux correspondants de guerre et observateurs sur le terrain ont souligné qu'il faut souvent compter des dizaines de victimes parmi les civils – aucune statistique officielle n'est publiée – pour un seul terroriste tué dans la « War on Terror » menée par les Américains.

À travers la perversité des images de mort et de destruction que les médias font circuler en boucle – les corps déchiquetés des Palestiniens sous les bombardements israéliens de Gaza, les têtes amputées d'otages occidentaux aux mains des bourreaux de l'État islamique –, guerriers et spectateurs sont associés, d'une certaine manière, dans une sorte de rite collectif de célébration de la violence. Qu'y a-t-il donc d'attirant dans le feu ardent de bombes larguées depuis des drones qui sèment la mort à la volée? Pourquoi la chair outragée d'ennemis mis en charpie ne soulève-t-elle pas spontanément dégoût, répulsion et rejet? Se pourrait-il que le spectacle de

la destruction soit rendu quasi-acceptable par le fait que la guerre continue à être interprétée, du moins dans les discours dominants autour de la campagne anti-terroriste d'aujourd'hui, comme une juste punition infligée à des milices et à des organisations – voire à des sociétés entières – qui se sont elles-mêmes mises hors la loi ?

Quelles que soient les réponses données à ces questions, il est certain que la violence n'est attirante que du dehors et qu'en apparence. Dans la réalité des combats, la guerre n'est que repoussante laideur, terribles blessures, gémissements pathétiques et peurs incoercibles : là, de fiers combattants se cachent dans un tunnel incertain ou rampent dans un marais putride ; ailleurs, des militants déjà blessés se battent en se mêlant aux cadavres de leurs compagnons d'armes. Les images circulant dans les divers médias témoignent rarement de cet autre versant de la guerre, sans doute tenu caché parce qu'insupportable, qui est celui de l'obscénité foncière des tueries et de la tragédie dont est toujours porteuse la violence des armes. La déchéance physique et mentale des combattants n'est que le produit direct de la brutalité qui a tué la dignité de l'adversaire en prenant à rebours le chemin vers le partage d'une commune humanité.

Les ennemis qui s'affrontent s'infligent, les uns aux autres, humiliation, mépris et haine. Ils ignorent la morale la plus élémentaire et succombent à des passions destructrices qui leur font renier, du même coup, l'exigence constitutive de ce qui nous fait humains, celle d'une reconnaissance mutuelle, d'une ouverture à l'autre et du don de la dignité (Pandolfi 2008). Dans son œuvre, l'écrivain nigérian Wole Soyinka, titulaire du prix Nobel de littérature en 2008, revient constamment sur la place que la guerre du Biafra (1967-1970) – elle a provoqué la mort d'au moins un million et demi de personnes – occupe dans l'imaginaire du Nigeria d'aujourd'hui (Bibeau 1996)⁵. Dans un essai intitulé *Climat de peur* paru à la

5 La guerre du Biafra, tout comme celle du Vietnam qui est de la même époque, a été largement médiatisée, obligeant les populations du monde entier à prendre conscience des horreurs de la guerre. Elle a aussi marqué un point tournant dans l'aide humanitaire à travers la création de l'ONG Médecins sans frontières en 1971. C'est dans ce contexte que des intervenants de l'humanitaire, tel le docteur Bernard Kouchner, ont commencé à défendre la notion d'ingérence directe.

suite de son séjour dans les territoires occupés de Palestine, Soyinka rappelle, en écho à un poème de Mahmoud Darwich, que le « refus de la dignité de l'autre » est au cœur de toute guerre :

Dans l'acte même qui la violente, écrit-il, la victime est dépouillée de ce bien inhérent, individualisé quoique social, qui répond au nom de « dignité ». [...] Lorsqu'un être étiqueté « esclave » acquiert la dignité, il cesse par là même d'être esclave » (2005 : 102).

Ultime guet-apens qui dresse des nations, des religions et des idéologies les unes contre les autres, la violence meurtrière déployée sur les champs de bataille laisse croire, trop facilement, que la guerre permet de réparer des injustices, par exemple dans le cas de l'invasion du territoire national par une armée étrangère, qu'elle permet de lutter efficacement contre ce qu'on considère être une folle idéologie, notamment celle du terrorisme, auquel le contre-terrorisme militarisé s'oppose, ou qu'elle met en déroute les avancées d'une religion conquérante. Il arrive aussi que les guerres marquent des tournants dans l'histoire des peuples, tantôt en redessinant les frontières séparant des pays entre eux, tantôt en formant, suite aux contacts entre des peuples différents, de nouveaux ensembles culturels et politiques. On peut penser ici à celles qui ont mis aux prises, entre 431 et 404 av. J.-C., l'ensemble des cités grecques, lesquelles se rangèrent en deux camps, les unes derrière Athènes et les autres derrière Sparte.

Athènes, puissance maritime et cité renommée pour sa démocratie, et Sparte, puissance militaire et cité oligarchique au code moral rigide, se disputaient la domination du monde grec au V^e siècle avant notre ère, époque où l'espace hellène s'est reconfiguré en profondeur. L'historien Thucydide (1995) a écrit de la guerre du Péloponnèse qu'elle a été la première guerre totale de l'histoire. Les affrontements ont quitté les champs de bataille extérieurs aux villes et sont entrés à l'intérieur même des murs des cités. La ruse, les tactiques et la subversion ont remplacé les combats singuliers entre guerriers et la démonstration du seul courage – celui d'un Achille, par exemple.

Aristophane – fatigué qu'il était par la guerre qui s'éternisait – a fait jouer, avec le plus grand succès, en 411 av. J.-C., une pièce dont

L'héroïne Lysistrata, une féministe avant l'heure, a donné forme à l'exaspération des deux camps, athénien et spartiate, à travers le slogan : « Ne faites pas l'amour, ça arrêtera la guerre ». La grève du sexe des femmes de toutes les cités grecques – athéniennes comme spartiates – a été la solution imaginée par Aristophane. Il fait dire à Lysistrata : « Mettez toutes la main sur la coupe. [...] Vous prêterez serment après moi et vous serez alors définitivement liées. Nul, ni mari, ni amant... ne m'approchera en érection... je passerai ma vie à la maison, sans homme » (2003 : 41). La stratégie de Lysistrata a réussi, du moins dans la pièce : privés de sexe, les soldats d'Athènes et de Sparte ont rapidement décidé de mettre fin aux combats. Dans la réalité, Athènes s'est effondrée sous les coups de Sparte et la Grèce s'est reconstruite autour de la nouvelle puissance montante, celle des Lacédémoniens – ancien nom des citoyens de Sparte –, qui a imposé à tous les Grecs des valeurs différentes de celles qui prévalaient à Athènes.

De même, la conquête des Gaules (58-52 av. J.-C.) par Jules César a joué un rôle majeur dans la formation de l'Europe. Pour la première fois, des troupes romaines – quelque 50 000 légionnaires – traversèrent d'abord les Alpes où elles s'affrontèrent aux Helvètes, puis le Rhin où elles s'opposèrent aux Germains et aux Belges, et enfin passèrent, vers l'ouest, la Manche et s'emparèrent d'une large partie du territoire des Saxons et des Bretons. En 52 av. J.-C., Vercingétorix défait par l'armée romaine à Alésia (Paris) jeta ses armes aux pieds de César, qui considéra alors avoir vaincu l'ensemble des peuples de la Gaule et les avoir soumis à l'autorité de Rome. Dans un long excursus ethnographique présenté à la fin du Livre VI de l'ouvrage *La guerre des Gaules* (1865) César écrit que tous les peuples qu'il a conquis – Celtes, Gaulois, Belges, Germains, Saxons, Helvètes, Santons et d'autres encore – étaient différents par leurs lois, leurs langues et leurs coutumes tout en étant réunis par une même géographie.

Durant les cinq siècles qui suivirent cette conquête, la puissante entreprise de romanisation a travaillé à modeler les Gaulois à l'image de Rome, jusqu'à la chute de l'Empire aux mains des peuples dits barbares – les Francs, les Germains, les Vandales, les Goths, les Wisigoths, les Ostrogoths. Du contact des cultures des

peuples de la Gaule avec le monde romain est d'abord née la civilisation gallo-romaine. Elle a été progressivement transformée en profondeur, après l'édit de Milan sous Constantin (313 apr. J.-C.), par la religion chrétienne qui s'est répandue dans l'ensemble des régions romanisées. Pensons à saint Irénée de Lyon (177-202), saint Martin de Tours (316-397), saint Hilaire de Poitiers (315-367), et à tant d'autres évêques qui évangélisèrent les tribus gauloises⁶. Ce que nous appelons aujourd'hui l'Europe – nom que les Grecs donnèrent à la partie occidentale de l'Asie – était déjà largement constitué en une aire de civilisation relativement autonome lorsque les troupes de Charles Martel (v. 690-741) stoppèrent l'avancée, au VIII^e siècle, des troupes d'Arabes islamisés alors lancées dans un rapide mouvement expansionniste. Sans doute les historiens du Moyen Âge ont-ils raison de penser que la victoire des Francs sur l'islam a permis de consolider l'empire carolingien qui était alors en train de naître.

AUX SOURCES DE LA VIOLENCE

Depuis quelle source lointaine cette inexorable propension à la violence nous a-t-elle envahis au point de ne nous laisser aucune porte de sortie? Cette force productrice de tant d'actes de destruction est-elle congénitale à notre espèce? A-t-elle accompagné l'histoire de l'humanité depuis ce premier moment où la lumière de l'intelligence a resplendi – clin d'œil à Heidegger – dans la clairière? S'est-elle mise en place dès l'époque où des bandes de chasseurs nomades – nos lointains ancêtres – ont commencé à défendre leurs territoires de cueillette et de chasse? S'est-elle plutôt imposée avec la révolution du néolithique quand les premiers agriculteurs commencèrent à cultiver des lopins de terre et les éleveurs de troupeaux à délimiter des aires de pâturage? Les découvertes archéologiques ont permis de mettre en évidence la lointaine présence des homicides de masse dès l'époque des peuples chasseurs – il y a plus

6 Dans *Europe, la voie romaine* (1992), Rémi Brague, un spécialiste de la pensée arabe, juive et chrétienne au Moyen Âge, définit l'identité européenne à partir de trois villes de référence: Athènes, Jérusalem et Rome. Il écrit: « nous ne sommes et ne pouvons être “grecs” et “juifs” que parce que nous sommes d'abord “romains” » (1992: 41).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Chapitre 1	
Visages de la violence dans les sociétés humaines	11
Vivre à l'ère des guerres asymétriques	12
Dans les coulisses des guerres	16
Aux sources de la violence	22
Quand les dieux se mêlent de la guerre	28
Généalogie des morales	31
Chapitre 2	
L'ennemi : hier le Soviétique	39
Les États-Unis :	
un demi-siècle de lutte pour l'hégémonie sur le monde	41
L'URSS : les dérives d'un impérialisme	49
Un nouveau choc des civilisations ?	58
Chapitre 3	
Souveraineté et terreur étatique	67
L'inexcusable inertie de l'Organisation des Nations Unies	69
Devoir d'ingérence humanitaire, responsabilité de protéger	75
Du droit de tuer des États à la terreur étatique	82
Sun Tzu plutôt que Carl von Clausewitz	89
Chapitre 4	
Le Proche-Orient, une mouvance complexe	95
Diviser pour régner	99
L'anti-islam dans la pensée occidentale	104
Nouage et « dénouage » du religieux, du politique et du militaire	113
Chapitre 5	
L'ennemi : aujourd'hui l'islamiste	129
Le djihad dans la tradition théologique musulmane	130
Le djihadiste, figure contemporaine de la terreur	140
À l'écoute d'un autre islam	146
Chapitre 6	
La guerre anti-terroriste selon Barack Obama	155
À l'ombre du religieux, le politique	157

Le réalisme chrétien au cœur de la pensée de Barack Obama	161
Détruire le terrorisme avec des bombes?	171
Quelle moralité dans la guerre anti-terroriste d'Obama?	179
Chapitre 7	
De la violence dans l'homme	191
Le pessimisme en philosophie	192
Freud et Einstein face au « Pourquoi la guerre? »	206
Les leures du « tout positif »	210
Demain, l'apocalypse?	215
Conclusion	223
Remerciements	229
Bibliographie	230

DANS LA MÊME COLLECTION

Transpoétique. Éloge du nomadisme, Hédi Bouraoui

Archipels littéraires, Paola Ghinelli

L'Afrique fait son cinéma. Regards et perspectives sur le cinéma africain francophone, Françoise Naudillon, Janusz Przychodzen et Sathya Rao (dir.)

Frédéric Marcellin. Un Haïtien se penche sur son pays, Léon-François Hoffman

Théâtre et Vodou : pour un théâtre populaire, Franck Fouché

Rira bien... Humour et ironie dans les littératures et le cinéma francophones, Françoise Naudillon, Christiane Ndiaye et Sathya Rao (dir.)

La carte. Point de vue sur le monde, Rachel Bouvet, Hélène Guy et Éric Waddell (dir.)

Ainsi parla l'Oncle suivi de *Revisiter l'Oncle*, Jean Price-Mars

Les chiens s'entre-dévoient... Indiens, Métis et Blancs dans le Grand Nord canadien, Jean Morisset

Aimé Césaire. Une saison en Haïti, Lilian Pestre de Almeida

Afrique. Paroles d'écrivains, Éloïse Brezault

Littératures autochtones, Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais (dir.)

Refonder Haïti, Pierre Buteau, Rodney Saint-Éloi et Lyonel Trouillot (dir.)

Entre savoir et démocratie. Les luttes de l'Union nationale des étudiants haïtiens (UNEH) sous le gouvernement de François Duvalier, Leslie Péan (dir.)

Images et mirages des migrations dans les littératures et les cinémas d'Afrique francophone, Françoise Naudillon et Jean Ouédraogo (dir.)

Haïti délibérée, Jean Morisset

Bolya. Nomade cosmopolite mais sédentaire de l'éthique, Françoise Naudillon (dir.)

Controverse cubaine entre le tabac et le sucre, Fernando Ortiz

Les Printemps arabes, Michel Peterson (dir.)

L'État faible. Haïti et République Dominicaine, André Corten

Émile Ollivier, un destin exemplaire, Lise Gauvin (dir.)

Femmes en francophonie, Isaac Bazié et Françoise Naudillon (dir.)

D'un monde l'autre, tracées des littératures francophones, Lise Gauvin

Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après?, Marie-Claude Haince, Yara El-Ghadban et Leïla Benhadjoudja (dir.)

Histoire du style musical d'Haïti, Claude Dauphin

Une géographie populaire de la Caraïbe, Romain Cruse

Généalogie de la violence

Le terrorisme : piège pour la pensée

Comment terrorisme et contre-terrorisme s'engendrent-ils mutuellement dans le face-à-face de deux folies guerrières? D'où vient cette passion de la violence? Gilles Bibeau analyse la manière dont les États souverains exercent leur droit de tuer et de mener la guerre au nom de la sécurité et de la paix. Il dénonce les dérives patriotiques, le nouage du politique, du religieux, du militaire, et déconstruit le mythe d'une violence s'exprimant à travers la course effrénée aux armements de plus en plus sophistiqués. De la guerre froide à la guerre anti-terroriste de Barack Obama, *Généalogie de la violence* dévoile les enjeux idéologiques, politiques, anthropologiques et éthiques que posent les procédures de construction de l'ennemi.

Gilles Bibeau est anthropologue et professeur émérite à l'Université de Montréal. Il a entrepris des recherches dans plusieurs pays d'Afrique, d'Amérique latine ainsi qu'au Québec et en Inde. Féroce d'histoire et de politique internationale, il est l'auteur de nombreux articles et essais.